

3462

Deonna Hommage de l'auteur

« PERSONNE N'EST IMMORTEL »

Le bandeau d'or que voici (fig. 1), acquis par le Musée d'Art et d'Histoire en 1903¹, provient de Bad-Giubrine en Palestine, contrée qui a fourni d'autres monuments de ce genre². Les caractères de l'inscription n'autorisent pas à le faire remonter bien avant l'ère chrétienne, les formes lunaires du Σ et de l'E étant surtout fréquentes à partir du I^{er} siècle avant J.-C. si l'on en connaît toutefois des exemples antérieurs, surtout dans l'écriture cursive³. Il ornait sans aucun doute le front du mort, retenu par une attache qui passait dans les deux trous percés à chaque extrémité.

C'est une mince feuille d'or estampé, selon l'habitude des bijoux funéraires⁴ qui économisent la matière et ne sont que les simulacres des objets usuels.

La coutume de placer sur le front du défunt, lors de la mise au tombeau, une bandelette d'or qui retient la chevelure, la *στλεγγίς*, est fréquente dans l'antiquité classique, et remonte à une époque très ancienne en Grèce et dans les pays qui en ont subi l'influence. A l'époque préhellénique

¹ N° d'inv. 1349. Longueur : 0,295, largeur max. 0,035.

² Ex. Jérusalem, *Comptes rendus Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, 1908, p. 382 sq.

³ S. REINACH, *Traité d'épigraphie grecque*, p. 207, 210. Remarquer la forme du Δ, dont la barre de droite est prolongée à sa partie supérieure (cf. *ibid.*, p. 204, III), et ressemble à un δ cursif. Ces détails de graphie n'ont pu être reproduits ici.

⁴ SAGLIO-POTTIER, *Dict. des ant.*, s. v. Brattea, Cælatura, p. 599, Funus, p. 1371, note 20.



déjà, les fouilles de Mochlos en Crète¹, de Syra dans les Cyclades², qui datent du minoen ancien II, puis celles de Mycènes³, en fournissent des exemples. Des tombes géométriques du Dipylon attique continuent vers les IX-VIII^e siècle cette tradition, qui se perpétue de siècle en siècle⁴.

Ces bijoux funèbres sont souvent décorés d'emblèmes divins, de talismans protecteurs du mort ; à Mochlos, à Syra, ce sont des chiens, des yeux prophylactiques, des rosaces, des rouelles ; à Mycènes, des rosaces, des spirales ; au Dipylon, des scènes complexes, où l'on aperçoit entre autres le carnassier androphage dévorant le trépassé. D'autres fois, ce sont des inscriptions, et c'est le cas ici. Dans un cartouche médian, — le reste du bandeau étant sillonné de lignes obliques et parallèles qui simulent les nervures de quelque feuillage, on lit :

.. ΕΙΠΕ
ΤΕΘΥΔΙΚΑ
ΘΑΝΑΤΟC

..... ειπετε ουδὶς ἀθάνατος

Être ἀθάνατος, être immortel, c'est pour les Grecs être dieu, devenir divin ; ἀθανατίζειν, c'est se prétendre immortel, jouer le rôle d'un dieu. Ils s'étonnaient que les Gètes, comme le rapporte Hérodote⁵, défiaient les hommes, οἱ

¹ DUSSAUD, *Les civilisations préhelléniques* (2), p. 39, fig. 21, 41.

² *Ibid.*, p. 87, 82, fig. 59.

³ STAIS, *Collection mycénienne, guide illustré du Musée national d'Athènes*, 1909, p. 25 sq. ; ces diadèmes décoraient tantôt les cercueils, tantôt les corps eux-mêmes.

⁴ *Dict. des ant.*, s. v. Funus, p. 1371, référ. ; Vitta, p. 954 ; POTTIER et REINACH, *Nécropole de Myrina*, p. 199-200, *Arch. Anzeiger*, 1918, p. 7, 140 sq., etc.

⁵ Hérodote, IV, 93.

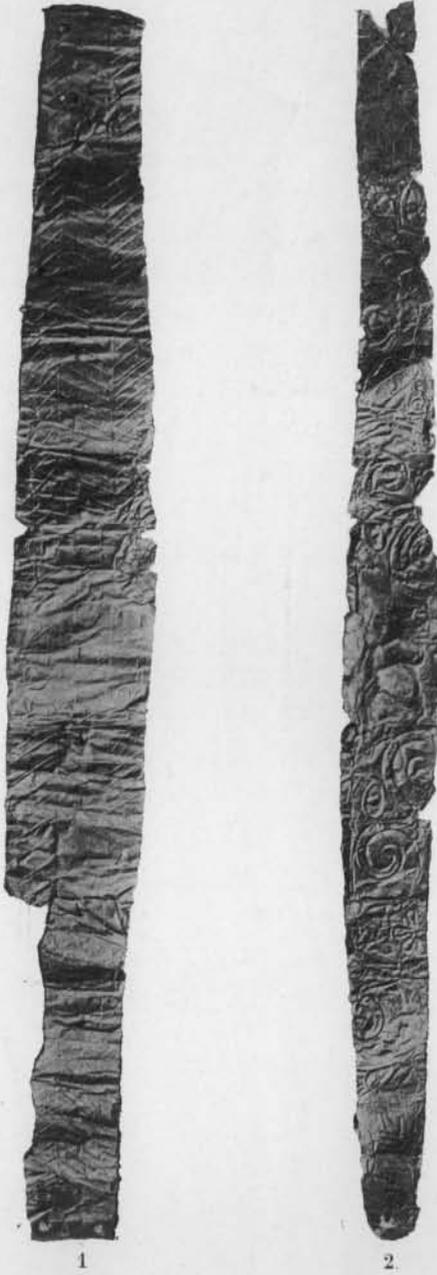


FIG. 1-2. — Bandeaux funéraires en or du Musée de Genève.

Γέται οὐ ἀθανάτιζοντες, et leur rationalisme ne pouvait l'admettre à l'époque classique¹.

Cette affirmation banale, « personne n'est immortel », est une formule courante du langage funéraire. On se plaît à rappeler à ceux qui pleurent leurs disparus, que la vie de l'homme est brève, qu'il ne peut échapper à la mort, et que l'immortalité est le privilège des dieux seuls². Les tombes proclament ces vérités premières aux survivants. « Ici, moi, malheureux Sophocle, dit une épigramme funéraire de l'Anthologie, je suis entré dans l'odieuse demeure de Pluton, ayant mangé de l'âche de Sardaigne. Ainsi je suis mort, d'autres mourront autrement, mais tous mourront sans exception³. » Les grands hommes eux-mêmes subissent le sort commun, bien que la flatterie feigne de s'en étonner et les divinise dès l'époque hellénistique. « Alexandre est mort ! faux bruit, si Apollon est véridique ; les Invincibles sont immortels » !⁴, s'écrie une autre épigramme. Les lettres de condoléance se font l'écho de cette phraséologie à laquelle nous n'échappons pas nous-mêmes en de pareilles circonstances ; elles affirment que l'homme ne peut rien contre la fatalité : Ἀλλ' ὅμως οὐδὲν δύναται τις πρὸς τὰ τοιαῦτα, dit un papyrus du II^e siècle après J. C.⁵. Elles conseillent aux affligés de se souvenir que nous y sommes tous soumis : ἐννοηθεῖς δὲ ὅτι τὰ τοιαῦτα πᾶσιν ἔστιν ὑποκείμενα⁶. Les inscriptions funéraires répètent inlassablement des formules de même sens que celle de notre diadème, et parfois identiques à celle-ci ; on lit par exemple, à l'époque byzantine encore, sur la stèle

¹ LINFORTH, Οὐ ἀθανάτιζοντες, *Classical Philology*, XIII, 1918, p. 23 sq.

² Sur la croyance à l'immortalité chez les Grecs, cf. entre autres, ROHDE, *Psyche, Seelenkunde und Unsterblichkeitsglaube der Griechen* (3), 1903.

³ *Anthologie*, trad. Jacobs, éd. Hachette, I, 1863, p. 222, n^o 621.

⁴ *Ibid.*, I, p. 162, n^o 239.

⁵ GRENFELL ET HUNT, *The Oxyrhynchus Papyri*, I, p. 181, n^o CXV.

⁶ HERSCHER, *Epistolographi graeci*, p. 2.

de Tanisgenès, provenant d'Égypte : « ne pleure pas, personne n'est immortel »¹ : μή ληπῶ, οὐδὲς ἀθάνατος.

Ce rappel à la nécessité commune ne procède pas d'une pensée matérialiste ; l'immortalité que l'on refuse, ce n'est que celle du corps terrestre. Car dès les origines, l'homme a toujours conçu une autre vie, un au-delà, qu'il s'est représenté suivant les temps de façons un peu différentes, Hadès, Elysée, et il l'a affirmé souvent sur ses monuments funéraires, où il oppose à la mort du corps confié à la terre, la vie de l'âme qui va dans l'Ether, chez les Olympiens². Γαῖα μὲν εἰς φάος ἦ[ρ]ε, Σιβύρπε, γαῖα δὲ κεύθει σῶμα, πνοήν δὲ α[ἰ]θήρ ἔλαβεν παλιν, ὅσπερ ἔδωκεν³ [ἦς μὲν σῶμ' ἐν]γ[ῆ κ]εῖται, ψυχὴ δ' ἐν Ὀλυμπε[ω]⁴.

Les ornements qui couvrent les bandeaux d'or, les motifs des stèles funéraires, rose, acanthe, lierre, etc., et les vases que l'on dépose auprès du mort, sont souvent aussi des gages d'immortalité spirituelle. « C'était à vrai dire des symboles d'espérance, comparables en un sens à la croix dont les chrétiens surmontent la tombe de leurs proches⁵ ». L'or, matière par excellence des dieux lumineux, métal incorruptible, le bandeau lui-même, attribut divin, annoncent aussi que le mort est devenu semblable aux dieux, vit dans la félicité supraterrestre. De la mort à la vie, voilà ce que proclament ces monuments funéraires, exprimant cette pensée antithétique instinctive à l'homme, qui associe la joie à la douleur, le rire au deuil, l'amour à la mort, le berceau à la tombe. La vie exubérante suggère la pensée de la mort, et, dit Platon, elle est « une méditation de la mort ». « Sans cesse, dit Flaubert, l'antithèse se dresse devant mes

¹ *Rev. épigraphique*, 1913, p. 152.

² ROHDE, *op. l.*, table, s. v. Aether.

³ *C. I. A.*, II, 3, n° 4135.

⁴ *Ibid.*, II, 3, n° 4307 ; III, 2, n° 1319.

⁵ PERDRIZET, *Cultes et mythes du Pangée*, p. 100.



FIG. 3. — Couronne funéraire du Musée de Genève.

yeux. Je n'ai jamais vu un enfant sans songer qu'il deviendra un vieillard, un berceau sans songer à une tombe. La contemplation d'une femme fait rêver à son squelette. C'est ce qui fait que les spectacles joyeux me rendent triste, et que les spectacles tristes m'affectent peu... ». « Ce qui est la raison inévitable, dit à son tour Th. de Quincey, l'exubérante et inquiète prodigalité de la vie, doit naturellement porter l'esprit avec plus de force vers la pensée antagoniste de la mort, et de la stérilité hivernale qui règne dans la tombe. Il est d'observation générale que deux idées qui ont entre elles des rapports d'antagonisme et qui se repoussent l'une l'autre, sont aptes à s'engendrer mutuellement. C'est aussi pour cela que je considère comme impossible de chasser la pensée de la mort quand je me promène seul par une longue journée d'été, et la mort d'une certaine personne, sans m'émouvoir plus profondément, hante mon esprit avec plus d'obstination, plus de persévérance dans cette saison-ci. » Inversement, la mort suggère la vie nouvelle. Qu'est-il besoin d'insister, puisque cette pensée hante toujours encore l'imagination humaine, s'exprime dans une quantité de rites, de croyances, antiques et modernes, qui répètent cette double notion que la vie donne la mort, et que la mort donne la vie¹ ?

* * *

Un second bandeau funéraire (fig. 2), en une mince feuille d'or estampé, provient de Larnaca en Chypre², où il a été recueilli sur le front du mort. Il est orné de spirales et de rosaces, motifs qui sont chers aux artistes mycéniens et qui paraissent sur des diadèmes en or de cette époque ; toute-

¹ SILBERER, *Beiträge zur Geschichte der neueren Mystic und Magie*, 4, *Durch Tod zum Leben*, 1915, etc.

² Inv. N° 1920. Long. 0,243 ; larg. max. : 0,02. Percé d'un trou à chaque extrémité.

fois, cette ornementation semble s'être perpétuée pendant longtemps, et l'on ne saurait, d'après cet indice, faire remonter sans hésitation ce petit monument si haut.

L'antiquité place aussi sur la tête des morts des couronnes¹ en fleurs naturelles, ou en matières durables qui les imite, or, bronze, argent, émail, terre cuite, etc. Nous reproduisons ici un de ces objets, provenant d'une nécropole de Cyrénaïque, que possède le Musée de Genève² (fig. 3). L'armature en fil d'argent soutient des boutons et des fleurs épanouies, en terre cuite que recouvre une légère couche de dorure : bijou économique, qui devait simuler l'or massif. Les anciens donnaient de la couronne funèbre des explications déjà contradictoires, et le sens en a varié suivant les temps. Mais aux origines on retrouve la même antithèse que précédemment. La couronne est un attribut divin, donné aux morts héroïsés ; la fleur, le végétal, toujours en relation avec la mort, rappellent par leur brièveté celle de la vie humaine, mais, renaissant chaque printemps, suggèrent la nouvelle vie qui attend le défunt³ ; parfois même, tel le lierre persistant, ils sont déjà par eux-mêmes symboles de l'immortalité.

W. DEONNA.

¹ *Dict. des ant.*, s. v. Corona, p. 1523 sp., 1526 sq. ; s. v. Funus, p. 1372 ; Cælatura, p. 599-600, etc.

² M. F. 752 ; *Catalogue descriptif du Musée Fol.* I, p. 156, n° 752. Diam. 0,18.

³ Cf. mon article, *Le parfum céleste et la rose de la mort*, Rev. d'Ethnographie et des traditions populaires, 1922.